

# Maurice Genevoix et les pays de la neige

par Mario Pelletier (Le Devoir, 18 octobre 1980)

*Trente mille jours*, par Maurice Genevoix. Éditions du Seuil. 278p.

*Je verrai, si tu veux, les pays de la neige*, par Maurice Genevoix, Éditions Flammarion. 286p.

Il ne pourra plus nous dire en quel déboulement d'images intérieures ses yeux se sont révulsés, ce 8 septembre, en Espagne. Dans sa quatre-vingt-dixième année, par un dernier livre intitulé *Trente mille jours*, Maurice Genevoix aura quand même eu le temps de nous livrer un beau succédané de ce déroulage mnémonique, qu'on dit accompagner la mort.

Il l'avait déjà anticipé lorsqu'il s'était cru touché à mort, au cours de la Première guerre, par une balle qu'un bouton et les replis de l'épaisse capote avaient heureusement interceptée. Plus qu'aucun autre peut-être, sa vocation d'écrivain a été déterminée par le contact brutal qu'il eut avec la mort, au début de l'âge adulte, dans les tranchées boueuses de Quatorze, où s'accomplit le massacre d'une génération. L'instant du passage, « cette ternissure qui monte inexorablement, qui fait d'un œil vivant cette membrane opaque et qui déjà s'affaisse » il l'aura observé combien de fois chez ses camarades du front, et lui-même y aura échappé de justesse à plusieurs reprises. Atteint légèrement presque au même endroit où Alain Fournier venait de tomber deux jours plus tôt, puis touché gravement quelques mois plus tard, il a senti, alors qu'on l'évacuait sur un brancard, sa vie se ramasser en lui comme jamais pour continuer de sentir toutes ces bonnes choses du monde, physique : animaux, fleuve, forêt du pays de Loire, dont il voua sa plume à célébrer sensuellement la beauté.

Né et élevé dans ce qui était encore « une civilisation du cheval » -- « Avenue de l'Opéra, au lieu du gaz d'échappement, on respirait l'odeur du crottin frais » -- il aura connu les paisibles délices d'un pays « plus semblable à ce qu'il avait été sous le panache du roi Henri IV qu'à ce qu'il était devenu sous le gibus d'Albert Lebrun ». L'évocation de ses promenades à vélo le long de la Loire, dans les ombres et lumières des routes désertes, où monte parfois le chant d'un vigneron heureux, rend sensible l'atmosphère de paradis perdu de ce temps. Puis c'est la césure brutale de Quatorze. La guerre, la mort. Maurice Genevoix s'en sortira avec une main paralysée et l'appétit de vivre de ceux qui ont flairé la mort de près. Ses penchants personnels et les circonstances (une fragilité pulmonaire, consécutive à ses blessures de guerre) l'amèneront à s'installer dans son Loiret natal. Il y puisera l'inspiration essentielle de ses quelque soixante livres.

Parmi ceux-ci, quelques-uns sont consacrés au Canada, qu'il découvre en 1939, quelques mois avant la guerre. À cette époque où l'intelligentsia québécoise était en soutane, il fait le tour de la province avec l'abbé Tessier, visitant les écoles d'agriculture et les petits séminaires, les fermes et les camps forestiers. Le récit de ce voyage, il l'a livré dans un livre aujourd'hui introuvable mais qu'on peut consulter à la Bibliothèque de Montréal : *Canada*. On y trouve un savoureux reportage de la visite du roi et de la reine à Québec, en 1939 : Duplessis lisant son adresse dans un québécois accentué, la réponse de Georges VI en français, l'enthousiasme populaire dans les rues de la Vieille Capitale conquise, et cette dame tout à fait convaincue qu'une reine aussi gentille ne peut être que catholique Genevoix a retrouvé ici le bon sens paysan, la naïveté et la gaieté spontanée, qu'on avait rayés de France en 1914. Les romans canadiens qu'il a écrits les années suivantes (et qui viennent d'être réédités par Flammarion, sous le titre collectif de *Je verrai, si tu veux, les pays de la neige*), prouvent la force de cette nostalgie au moment même où la pire guerre de l'Histoire sévissait en Europe. *Laframboise et Bellehumeur* dépeint l'existence frustre des trappeurs, pendents canadiens des braconniers de Sologne, dont la peinture dans *Raboliot* lui a valu le prix Goncourt en 1925. Quant à *Eva Charlebois*, c'est une Maria Chapdelaine qui a dit oui à l'appel de l'étranger. Mais dans les Rocheuses où son mari anglais l'a entraînée, elle garde la nostalgie du vieux pays québécois.

Le jeune Genevoix, qui a choisi la nature plutôt que l'université, a eu raison. Il a trouvé une harmonie exemplaire en renouant avec les sources profondes de la culture et de l'humanisme. En suivant fidèlement sa voie, à l'écart des modes intellectuelles et des coteries, le vieil académicien sera finalement passé à l'avant-garde. Les écologistes ont salué son enseignement. Il était devenu sans tambour ni trompette une vedette de la télévision.

Dans un article du *Figaro Magazine*, **Marcel Jullian** nous faisait connaître récemment les dernières lignes que l'écrivain a écrites. Parlant d'un chardonneret, il concluait : « Un peu de rouge autour du bec, un peu de jaune au bord des ailes. Et soudain, c'est la poésie. » Maurice Genevoix aura tracé là son envol ultime.